DISCOURS

D'INAUGURATION,

PRONONCÉ à l'ouverture des Cours d'Anatomie et de Chirurgie de l'Hospice général des Malades de Lyon, le 13 Brumaire, an 6, la Commission administrative des Hospices civils du Canton de Lyon séante, et en présence des Autorités constituées;

PAR Marc-Antoine PETIT, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier; Chirurgien en chef de l'Hôpital de Lyon; Membre de la Société de Médecine de la même Ville; correspondant des Sociétés de Bruxelles et de Grenoble :*

SUIVI de deux Discours analogues, prononcés par le Citoyen CARRET, Membre de l'Administration Départementale, et par le Citoyen MARTIN, Commissaire du Directoire exécutif près l'Administration municipale du Midi;

IMPRIMÉS par ordre de la Commission, et à la demande du Public.

A LYON,

L'AN VI DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au Citoyen DUSSAUSOY,

ANCIEN CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HÔPITAL DE LYON.

CITOYEN,

L'HOMMAGE d'une reconnaissance isolée n'ajoutera rien à votre gloire, mais il satisfera mon cœur, en me fournissant une occasion de parler du respect que je porte à vos talents, et du souvenir flatteur que j'attacherai toujours à l'accueil bienveillant que vous daignâtes faire à ma premiere jeunesse. Emule de *Pouteau*, déjà fameux par de savants écrits, un tel accueil pour moi devint une richesse; il augmenta mon émulation, mon courage, et rendit mes travaux plus légers. Souffrez donc que je vous dédie

aujourd'hui ce faible Essai des devoirs que l'humanité nous impose dans les hôpitaux, comme à l'homme qui, par la manière dont il les a rempli, a le mieux mérité d'elle.

M. A. PETIT.

DISCOURS

D'INAUGURATION,

PRONONCÉ à l'ouverture des Cours d'Anatomie et de Chirurgie de l'Hospice général des Malades de Lyon, le 13 Brumaire, an 6.

CITOYENS,

CE n'est donc pas en vain que nos guerriers ont forcé la victoire à incliner devant eux ses palmes immortelles ! L'olivier de la paix s'éleve enfin pour ombrager leurs têtes ! Le bruit de l'airain tonnant nous en a confirmé la nouvelle ; et pour la premiere fois, ceux qui furent nos ennemis, l'auront entendu sans effroi. Graces vous sóient rendues, invincibles armées, vous avez converti en messager de paix, le terrible messager de la mort. Il a retenti délicieusement dans nos ames ; il a rafraîchi notre courage et nos pensées ; et nous avons tressailli, comme au milieu d'un été brûlant le culti-

vateur désolé, qui long-tems appela les eaux du ciel sur ses champs desséchés, sourit aux éclats redoublés du tonnerre et de la tempête. Amis de l'humanité, réjouissez-vous, le sang humain n'arrose plus la terre, l'olivier de la paix a crû dans les sillons qu'il inonda. Entonnez vos chants d'alégresse, amis de l'ordre et des loix, ennemis de toutes les tyrannies, la République, au sein de la paix, va cicatriser bientôt sa derniere blessure. Livrez-vous à la joie, vous tous, qui chérissez la science et les arts, le son bruyant de la trompette guerriere ne les épouvante plus; ils vont prospérer désormais à l'ombrage glorieux de l'olive et du laurier.

C'est sous d'aussi favorables auspices, Citoyens, que nous venons aujourd'hui vous entretenir un moment de nos devoirs envers les malheureux. Les champs de l'honneur ne sont jamais fermés pour nous. Au sein de la plus douce paix, il faut conserver des asyles à l'infortune, et les postes que nous y occupons, sont aussi des postes d'honneur; car après celui d'avoir donné son sang à sa Patrie, le plus grand est d'étancher le sang versé pour elle. Dans ces augustes fonctions nous sommes, auprès de nos guerriers, les premiers distributeurs de la bienfaisance Nationale, et la République ignore encore leurs dangers et leur gloire, que

déjà nous leur avons donné des secours et des larmes.

Soyons donc fiers d'un tel emploi, soyons ambitieux sur-tout de le remplir dignement : apprenons à joindre avec art à l'intelligence du cœur, toute celle d'un esprit éclairé : profitons des richesses qui nous entourent : que le tableau de l'infortune humaine ne soit point offert stérilement à nos yeux : recueillons les grandes leçons que nous donnent à chaque instant et la vie et la mort ; et songeons qu'une vérité de plus en médecine, est un bienfait pour l'humanité.

Ceci s'adresse sur-tout à vous, Citoyens, que la confiance publique a placés dans cet hospice pour y soulager le malheur ; animez-vous de toute l'émulation dont vous avez besoin ; travaillez pour faire bien ; travaillez pour faire mieux encore ; songez que dans notre état, il est une responsabilité secrete que l'honnête homme doit à son cœur ; qu'il est un surveillant caché qui ne lui pardonne ni ses oublis, ni ses erreurs ; c'est à votre vigilance, à votre zele, à vous mettre à l'abri et des uns et des autres. Avec l'instruction qui vous a déjà mérité la place que vous occupez, vous pouvez, à pas rapides, vous avancer dans la carriere ; nous y marcherons avec vous en amis, en compagnons fideles ; et puisque le

tems a voulu que nous vous ayons précédés de quelques pas, nous n'en profiterons que pour vous faire connaître les difficultés dont elle est semée, et les routes faciles qui conduisent au but. C'est là le sujet des Cours que nous allons commencer, le citoyen *Cartier* et moi, sur l'Anatomie, la Physiologie, la Chirurgie et les opérations. Quelque pénibles que puissent être les travaux que nous nous imposons, nous les supporterons avec joie, si nous pouvons les faire tourner au profit de votre instruction, et préparer à la Patrie des hommes qui lui conservent des défenseurs. Jeunes, ainsi que vous, passionnés comme vous pour la science et pour la gloire, nous vous associerons à tous nos travaux, nous vous communiquerons toutes nos pensées : une pensée heureuse n'est point la propriété d'un homme, elle appartient à la science qu'elle éclaire, comme à l'art qu'elle enrichit ; nous n'aurons donc rien de caché pour votre instruction ; c'est d'elle seule que nous voudrons tirer vanité ; et si nous étions assez heureux pour découvrir quelque germe précieux à la science, nous le déposerions parmi vous avec joie, sûrs qu'il y fructifierait bientôt pour le bonheur de tous.

Mais c'est peu pour vous, Citoyens, de pouvoir compter sur notre zele, vous pouvez compter encore plus sur la bienveillance de

l'Administration des hospices ; car plus elle met de prix au soulagement des malheureux confiés à ses soins, plus elle attache d'intérêt à votre instruction : aussi ne faisons-nous qu'exprimer sa pensée en vous assurant que tout ce qui pourra tendre à vous la rendre plus étendue et plus facile, entrera toujours dans ses vues bienfaisantes. Il est doux de travailler sous une surveillance amicale et fraternelle ; il est doux de rendre compte de ses actions à des hommes qui ne veulent y chercher que le bien, et qui savent vous payer par l'estime de tout celui qu'on peut faire. En nous bornant à des discussions suivies sur les différentes parties de l'art, qui feront les objets de ces cours, nous n'atteindrions qu'imparfaitement notre but, celui de former de bons Chirurgiens. Dans de telles discussions on n'a que des récits à faire quand il faudrait des images. On peint bien la nature sous une forme, dans un de ses moments ; mais on ne saurait rendre son infinie variété ; la marche que l'on suit est réglée, et la nature ne l'est presque jamais. On dit ce qu'on sait, ce qu'on a vu, ce qu'on croit ; et comme il n'y a point là d'objet de comparaison, point d'application de précepte à faire, il faut croire tout avec celui qui enseigne, ou nier tout. De jeunes esprits dociles à l'opinion, peu familiarisés avec l'idée de juger leurs maîtres,

reçoivent et recueillent ces leçons ; et lorsqu'après avoir acquis le droit de veiller sur la santé des hommes, ils commencent à se guider par les lumieres qu'ils ont reçues, étonnés du non-succès de leurs démarches, ils se demandent lequel a failli, ou du précepte ou de la nature.

Il faut donc, dans l'enseignement de la médecine, ne jamais séparer la spéculation de l'exercice ; il faut, autant qu'il est en soi, rendre la science oculaire, et la dégager de la conjecture et de l'opinion : les moyens ne nous manqueront point pour un tel ouvrage ; nous continuerons d'examiner en commun toutes les maladies importantes dont le traitement est confié à nos soins ; là, nous retrouverons vivant le précepte que nous vous aurons donné la veille ; là, les yeux et les doigts recevront une leçon plus certaine, aucun fait n'échappera à vos recherches ; et par l'étendue du tableau que vous aurez à parcourir, vous acquerrez, en peu d'années, cette délicatesse du tact, cette sûreté de jugement, cette provision d'expérience et de faits qui crée le praticien consommé, et qui, par l'ordre suivi jusqu'à ce jour dans cet hôpital, avait semblé devoir être le patrimoine exclusif des chefs. Mais les lumieres sont aussi des richesses, et il est tems que l'égalité les répartisse entre tous : nous veille-

rons sévérement à ce que chacun de vous en ait sa part ; et nous serons plus glorieux d'avoir fait de bons Chirurgiens que d'avoir conservé pour nous seuls des connaissances utiles.

Nous ne nous le sommes cependant point caché, Citoyens, le plan d'étude que nous allons adopter va retrancher encore sur les moments de loisir que vous laissent ici vos pénibles travaux ; mais nous avons compté sur votre courage, comme vous pouvez compter sur le nôtre ; nous avons pensé qu'au milieu de toutes les richesses qui nous entourent, voyant toutes les difficultés que nous avons à combattre, tous les maux dont nous avons à triompher, vous sentiriez aussi le besoin de vous recueillir quelquefois, et l'avantage que l'on trouve à communiquer sa pensée. Celui qui ne le sentirait pas devrait se retirer ; il est indigne d'être appelé à l'honorable fonction de soulager les hommes ; car, Citoyens, quand on a porté jusques là ses prétentions, il faut s'être décidé au sacrifice, je ne dirai plus de sa liberté, mais de son tems et de son repos ; il faut s'attendre aux revers plus qu'aux succès ; calculer avec l'injustice des hommes, avec leur ingratitude ; s'être fait une ame au-dessus des passions et des préjugés, que la joie n'atteigne pas plus que la peine ; il faut, toujours inaltérable, toujours maître de soi-

même, montrer constamment dans ses yeux ce caractere d'immobilité qui rassure, en le trompant, le malheureux qui les interroge. Ce rare sang-froid , qui fait une des premieres qualités du médecin opérateur , ne nous est pas toujours donné par la nature , je le sais bien : il est des hommes qui ne peuvent entendre les cris de la douleur sans un déchirement profond , pour qui sur-tout l'idée d'en être cause devient un supplice cruel , et dont la main s'agite sur le couteau , comme s'ils y portaient leur cœur et qu'elle en suivît les mouvements. Ah ! ne leur reprochons point leur sensibilité, ils modéreront bientôt l'excès qui en fait le vice , et l'humanité gagnera toujours à être servie par des mains qui auront tremblé quelquefois.

Il est trois moyens bien sûrs pour élever l'ame du médecin qui se destine à la pratique des opérations, au-dessus de ces terreurs involontaires ; ces moyens sont le tems, le séjour des hôpitaux , et la certitude des connaissances anatomiques.

On prendrait avec moins de regret les leçons du tems , si tout ce qu'il ajoute à notre expérience n'était , pour ainsi dire, ôté de la durée de notre vie ; mais dans un état qui , comme le nôtre , exerce toutes les facultés physiques et morales , qui ne nous rapproche des

hommes que pour nous en occuper ou les servir, on doit aimer cependant à acquérir, avec les précieuses connaissances de l'âge, cet empire de l'ame dont on a tant besoin, quand c'est le fer à la main que l'on aborde les malheureux. On l'acquiert sur-tout bien promptement cette fermeté, lorsqu'on séjourne dans les grands hôpitaux, et qu'on s'y livre à l'exercice de la pratique chirurgicale : je dois même le dire ici, parce que c'est le dire à sa place, les chirurgiens d'hôpitaux ne tombent que trop souvent dans un excès contraire ; en voulant se resserrer le cœur, ils se l'endurcissent ; ils prennent l'indifférence pour la fermeté, la précipitation pour l'habileté ; ils perdent cette douceur aimable, compatissante, qui a tant de prix aux yeux de l'être souffrant ; semblables à ces buveurs de profession que les doux parfums du vin ne touchent plus, ils ne sont plus émus par des souffrances médiocres ; pour exciter leur curiosité il faut des maux qui déchirent ou qui tuent ; sur tout le reste leur attention est refroidie, leur ame est fermée ; et comme un bruit violent et répété ôte à l'oreille la faculté d'entendre, leur cœur perd celle de sentir au milieu des cris multipliés de la douleur. Si ce tableau est celui de la vérité, heureusement ceux qui en fournissent les couleurs sont peu nombreux ; mais dans la situation où

nous nous trouvons ici, il faut nous le retracer souvent, moins pour apprendre ce qu'il faut faire, que pour n'oublier pas ce que nous devons éviter.

La troisieme source de la fermeté dans le médecin opérateur, se trouve, comme nous l'avons dit, dans la certitude des connaissances anatomiques, et toute celle qui n'en vient pas, ne mérite que le nom d'une aveugle témérité mille fois plus dangereuse que l'ignorance même. Porter le fer dans des parties inconnues sans savoir quelle route lui faire prendre pour le rendre utile et bienfaisant, c'est l'acte d'un assassin d'autant plus à redouter que la loi ne le surveille pas, et qu'il ne peut être atteint par la peine. Il y a bien assez de nos erreurs légitimes, si l'on peut donner ce nom à celles qui naissent quelquefois du peu d'étendue de nos ressources, sans y ajouter encore nos erreurs volontaires et personnelles. L'ame n'est troublée que passagérement par les reproches qui ne tombent que sur l'art ; mais elle doit être éternellement déchirée quand c'est nous qui les méritons. Vous les éviterez sûrement, ces reproches pénibles, en ne négligeant rien de ce qui peut ajouter à l'étendue de vos connaissances anatomiques ; en fouillant un grand nombre de cadavres ; en revenant mille fois sur les mêmes objets ; en n'abandonnant les parties

dont vous vous occupez, que lorsqu'elles échappent à vos recherches ; en vous servant de toutes les ressources connues pour corriger le vice de leur ténuité ; en voyant tout, en recueillant tout sans rien traiter d'inutile, en ne jugeant point de l'importance des objets sur leur volume ou d'après la facilité de les découvrir ; enfin en comparant l'état des parties dans les différents animaux, dans les différents âges, les différents sexes, dans les changements amenés par la vie, et dans l'état de maladie et de santé.

Par cette énumération de ce qu'il faut faire pour réussir en anatomie, vous devez juger combien nous sommes éloignés d'approuver le langage de ceux qui vous répetent à chaque instant que l'anatomie de détails est peu utile au médecin ; que lorsqu'il se livre à la pratique des opérations, il lui suffit de connaître bien les parties qu'il doit diviser ; que tout le reste est superflu et consume un tems qu'il pourrait détourner sur des objets plus utiles. Méfiez-vous de ces imposteurs, ils ne parlent ainsi que pour se dispenser d'apprendre et pour voiler leur ignorance ; ils blâment ce qu'ils ne connaissent pas, et par une espece de vengeance, le qualifient d'inutile. Quoi ! tant d'hommes illustres, dont les recherches minutieuses et savantes ont enrichi l'anatomie, ne nous

auraient offert que des objets propres à satisfaire une oiseuse curiosité ? Qu'ils demandent à *Valsalva*, s'il se rappela inutilement la conformation exacte de l'os hyoïde, lorsque, appelé pour une dame qui éprouvait une grande difficulté d'avaler, il reconnut pour cause de cet accident, la luxation d'une des cornes de cet os, et en la réduisant, procura la guérison. Qu'ils le demandent à *Galien*, lorsqu'il rendit au mouvement et au sentiment des mains engourdies à la suite d'une chûte, par l'application d'un vésicatoire à la nuque. Qu'ils le demandent à *Mouro*, guérissant le hoquet le plus opiniâtre à l'aide d'un semblable topique placé dans la région du dos. Qu'ils le demandent enfin à *Pouteau*, dont le nom chargé de gloire, et cher à ma Patrie, ne peut être prononcé qu'avec respect dans cette enceinte ; qu'ils le demandent à *Pouteau* lorsqu'il porta entre les deux mamelles le moyen qu'il opposait à une hémorragie rebelle de l'uterus, et à l'aide duquel il eut le bonheur d'arracher le malade à la mort. Et c'est à vous-mêmes que je le demande, Citoyens, n'est-ce pas l'anatomie de détails qui guida ces hommes illustres dans l'emploi de leurs moyens ? se fussent-ils ainsi comportés s'ils eussent méconnus le jeu et l'action des organes sur les parties les plus éloignées entre elles ? Non sans doute ; et sans leurs con-

naissances exactes autant qu'étendues, l'art eût eu un trophée de moins, et ceux qui l'invoquaient, une raison de plus pour en déplorer l'impuissance. Il est cependant vrai que dans l'exercice de la médecine, on ne trouve pas toujours à faire une utile application de la science anatomique, et qu'en s'entourant d'un certain nombre de vérités bien connues, on peut se guider avec prudence et accumuler des succès ; mais on n'en a pas le droit de conclure à l'inutilité d'une multitude de détails dont les rapports sont encore ignorés. *Michel Servet* et *André Cesalpin* laissant entrevoir leurs premiers doutes sur la circulation du sang, que les faits anatomiques leur avaient démontrée, auraient-ils pensé qu'un demi-siecle plus tard, cet apperçu se confirmerait par les soins de l'immortel *Harvée*, et deviendrait pour l'art une source féconde de lumieres et de principes ? *Asellius* de Crémone croyait-il, en découvrant les premiers vaisseaux lactés, qu'ils seraient un jour liés à une grande masse de vaisseaux dont l'ensemble forme le systême absorbant, qui laisse douter aujourd'hui si l'art ne s'est pas plus enrichi par sa découverte que par celle de la circulation du sang ? *Ruisch* croyait-il, par ses injections heureuses, éclairer autant qu'il le fit la structure des organes, leurs communications vasculaires, le mécanisme des

secrétions ? et vous-mêmes, en poursuivant un filet nerveux que sa ténuité vous dérobe, qui lasse vos yeux et votre main, pensez-vous que cet objet de votre impatience deviendra peut-être un jour celui de votre gloire, et que votre nom attaché à une découverte heureuse, peut vous payer au centuple de vos travaux et de vos ennuis. Rien n'est à négliger dans la structure de l'homme, rien n'y fut placé pour un frivole ornement ; une intelligente main a tout lié, tout coordonné pour une fin prévue et pour le plus digne usage. Que pourrez-vous en retrancher ? comment oserez-vous dire : Voilà qui est inutile ? Comment penserez-vous être crus en apportant les bornes de vos lumieres pour celles de la nature ? Ah ! croyez qu'on ne s'y trompe pas, ce langage est celui de la crédulité séduite, ou de l'ignorance qui se cache.

Lorsqu'on commence à se livrer à l'étude d'une science capable d'éclairer la profession que l'on embrasse, rien n'est indifférent ; il faut tout voir, tout apprendre : ce que vous laisseriez de côté vous apporterait peut-être une plus grande lumiere. Le jugement de vos maîtres à cet égard ne doit point vous guider, parce que la maniere de voir differe autant que les esprits ; il y avait bien long-tems qu'il tombait des corps sur la surface de la terre,

lorsque *Newton* vit tomber une pomme, et conçut le systême du monde; et pour nous rapprocher mieux de notre objet, depuis la naissance de la médecine, on comprimait, au dessus de la division, le vaisséau ouvert pour la saignée, avant qu'*Harvée* reconnût le mouvement circulaire du sang. Cette idée qui paraît aujourd'hui si simple, si naturelle, eut besoin de se mûrir pendant une longue durée de siecles, avant de se présenter à la conception d'un homme de génie: tant il est vrai que les découvertes entre elles sont moins liées qu'on ne pense, et que celles qui promettent le plus à l'art, restent long-tems stériles et mortes, avant d'être employées à sa perfection. Lorsqu'une fois on a acquis le complément de la science dont on s'occupe, alors seulement il est permis de faire un choix, de séparer celles qui n'ont point encore de rapport connu avec notre état, de celles qui y sont plus intimément liées, et d'étudier celles-ci sous ce nouveau point de vue; le reste n'est point oublié, mais l'esprit le conserve pour ainsi dire en dépôt, pour s'en servir au besoin l'orsqu'une lumiere nouvelle, apportée dans l'art, en viendra reculer les limites.

Il me sera plus facile, sans doute, de vous prouver combien les détails sont conséquents dans la description des maladies, puisque l'ex-

périence vous apprend chaque jour que le symptôme qui paraît avoir le moins d'importance, est celui qui devient la source la plus heureuse de vos indications ; et que l'homme le plus instruit, est celui qui voit le moins de minuties dans son art. Mais j'éprouverai plus de difficultés à vous présenter pour les maladies un plan de division méthodique, et sous lequel je puisse rassembler sans redites et sans confusion, tout ce qu'il importe d'en apprendre.

Quoique le principe qui dirige toutes nos actions, soit un, et quoique cette unité soit marquée dans toutes ses opérations, on a cru, cependant, pouvoir distinguer les maladies du corps humain en externes et en internes ; comme si les altérations qui se font appercevoir à la surface extérieure du corps, n'étaient pas le plus souvent préparées dans sa profondeur ; comme si le siége d'une maladie pouvait changer quelque chose à sa nature ; enfin comme s'il était possible d'isoler assez une affection quelconque, de la séparer assez du principe de vie à l'influence duquel elle est soumise, pour dire avec vérité, cette maladie est externe, locale, et ne demande à l'art que des secours extérieurs.

Cette division des maladies est donc fausse et dangereuse à suivre dans la pratique, puisqu'elle

qu'elle sépare des objets nécessairement liés ; et j'aimerais autant que l'on distinguât les maladies de la partie droite du corps , de celles de la partie gauche , que de distinguer celles qui attaquent ses parties internes , de celles qui attaquent ses parties extérieures.

C'est en accusant l'immensité de l'art et la longueur de son étude, que l'on a cru trouver le moyen de justifier la fausseté de cette division ; mais le prince de la médecine, en mettant à la tête de ses ouvrages , *Ars longa* , *vita brevis* , possédait cependant cet art tout entier. Mille autres l'ont possédé comme lui ; et si depuis quelques siecles écoulés on a cru pouvoir le diviser dans son étude et dans sa pratique, c'est moins parce que trop de découvertes l'ont enrichi , que parce que ces découvertes n'ont point été mises à leurs vraies places, et qu'il nous a manqué une main habile pour les distribuer. En attendant une heureuse réforme , nous nous assujettirons cependant à cette division, quelque fausse qu'elle puisse être , parce que nous n'en connaissons pas de meilleure , et que nous ne pourrions la remplacer : mais nous répéterons sans cesse que l'on a trop fait de la chirurgie une étude des surfaces, que l'on a trop circonscrit, trop borné les affections qui lui sont propres ; et que pour étudier avec fruit son sujet, il faut aller souvent loin

de lui chercher la cause de ses altérations, et la source des indications par lesquelles on peut les combattre.

Nous ne vous parlerons point ici, Citoyens, de l'histoire de la chirurgie, de son utilité, de sa prééminence, de ses moyens et de sa fin; nous avons pensé que la partie la plus essentielle de l'histoire d'un art quelconque, se trouvait dans la connaissance de toutes les parties qui le constituent, plus que dans celle des degrés lents et incertains par lesquels il s'est élevé. Il faut qu'un homme ait mérité le nom de grand, pour nous intéresser aux détails minutieux de sa premiere vie; il faut de même connaître en son entier la science dont on s'occupe, avant de redescendre à ses premiers élements, et d'étudier son enfance; alors seulement on s'intéresse à ses premiers succès, à ses jeux, à ses erreurs; et les idées que l'on en prend ne laissent dans l'esprit ni trouble ni confusion. Nous avons pensé qu'il ne convenait pas de parler de l'utilité de la chirurgie à des hommes qui se consacrent par choix à son étude; celui d'entre vous à qui il faudrait la rappeler, n'est pas digne d'entrer dans cette honorable carriere. Quant à ses moyens et à sa fin, les détails dans lesquels nous aurons à entrer, vous feront facilement connaître l'un et l'autre; mais nous ne nous tairons point sur la prééminence

de la chirurgie : non que nous voulions rappeler ici les antiques disputes qu'elle eut avec la médecine proprement dite ; toutes les parties sont également nobles dans un art dont le but est de guérir ; et qui n'ayant déjà que trop peu de moyen pour l'atteindre, ne peut gueres, dans son étude, être divisé sans danger : mais nous vous parlerons de cette prééminence qui, l'élevant au dessus des autres arts, doit inspirer à ceux qui l'exercent ce noble orgueil que donne la certitude d'une plus grande utilité ; et qui en vous passionnant pour votre état, en fait disparaître les peines et les dégoûts. L'amour de son état, Citoyens, est peut-être, la premiere vertu dans une République ; il faut que chaque individu se persuade que sa profession est la premiere ; il faut que dans sa profession chacun veuille être le premier : avec de tels désirs, vous ferez toujours de grandes choses, vous sortirez au moins des bornes communes de la médiocrité. Ne vous découragez point, et visez toujours au sommet de la pyramide. Ne parlez jamais de votre état qu'avec enthousiasme ; soyez fiers du pouvoir de secourir les hommes ; ne méprisez point ceux qui les servent comme vous ; songez que l'humanité n'a point d'emploi qui soit vil, et qu'elle ennoblit tous ceux qui la servent ; allez au-devant de tous les maux, de toutes les

plaintes, de toutes les douleurs; ne laissez rien peser sur les malheureux, et vantez ensuite la prééminence d'un art qui n'a point d'égal, puisqu'il peut éloigner la mort et réparer la vie. Pour l'exercer avec dignité, il serait à souhaiter, sans doute, que l'on pût peser dans une balance sévere les qualités de ceux qui se destinent à son étude : le genre humain mériterait bien cette considération, que l'on veillât de près sur ceux à qui il remet le soin de veiller sur sa vie. Les auteurs qui ont écrit en médecine ont, à la vérité, tracé le portrait de celui qui se destine à l'exercice de la chirurgie; mais ce portrait n'a point été sanctionné par les loix, et jamais elles n'ont repoussé de son étude, ceux qui y portaient un cœur féroce ou peu compatissant. Il importe sans doute que celui qui se destine à la pratique des opérations, ait l'ouïe fine, la vue bonne, la main ferme, le jugement sûr et prompt, le tact délicat et facile; mais il importe davantage encore qu'il ait un cœur où soient entendus tous les cris de la douleur, et qui soit toujours d'intelligence avec sa main pour en modérer les degrés : la main que guide le cœur est toujours sûre et légere; le tems lui donne bientôt la fermeté dont elle a besoin : l'œil voit mieux à mesure qu'il voit davantage; l'ouïe apprend à mieux juger par l'habitude de le faire;

le jugement se fortifie par l'expérience : ainsi les qualités physiques dont on a besoin, s'accroissant chaque jour, atteignent bientôt le degré qui fait la perfection. Il n'en est pas de même du cœur ; la premiere larme, le premier cri de la douleur ont pour lui quelque chose de déchirant, et peu d'entre vous, sans doute ont supporté sans effroi, la premiere vue d'un sang versé pour conserver la vie ; mais peu-à-peu la sensibilité s'émousse, le cœur perd de sa délicatesse, et il atteint cette indifférence que je n'appellerai point heureuse, parce qu'elle touche de trop près à la dureté. Il faut donc exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la chirurgie, des qualités morales d'autant plus étendues, que ces qualités s'altèrent avec le tems ; il faut, si je puis m'exprimer ainsi, qu'ils se soient fait une sensibilité par principes, qui, loin de s'user, se fortifie par le tableau répété des maux de la triste humanité, et qui prévienne le vide affreux qu'ils éprouveront, quand l'habitude aura éteint dans leur cœur la sensibilité qu'y plaça la nature.

Le moment où nous approchons les hommes, Citoyens, n'est pas celui où ils paraissent avec le plus d'avantage : pressés par de douloureux aiguillons, effrayés par l'idée du danger, alarmés sur leurs intérêts les plus chers, épouvantés quelquefois par l'idée du vide immense

dans lequel ils vont rentrer, leur esprit se trouble et s'aigrit, leurs idées se bouleversent, leur courage fuit, leur volonté s'altere et devient bizarre, leur confiance chancelle, et de l'humanité ils ne nous montrent que les faiblesses. C'est alors que le chirurgien doit retrouver dans son ame, la douceur pour captiver la confiance, et l'opposer à leurs emportements; la patience pour supporter leurs bizarreries et leurs caprices; la fermeté pour exiger d'eux tout ce qui peut leur être utile; le courage pour ne point se lasser du dégoût qu'ils inspirent; la sensibilité pour s'attendrir sur leurs peines et en soulager le fardeau; enfin, l'éloquence et la philosophie du cœur pour les rassurer sur leurs craintes ou leur offrir d'adroites consolations, quand il ne reste plus qu'elles à donner.

Voilà les qualités que doit avoir ou que doit chercher à acquérir celui qui se destine à la pratique de la chirurgie et de l'art de guérir en général; leur assemblage est rare dans un même individu, mais celui qui les réunira aux talents d'un homme habile, méritera d'être nommé le bienfaiteur du genre humain.

Il est peut-être difficile à ceux qui, comme nous, exercent dans de vastes hôpitaux, de faire une constante application des principes que

nous venons de développer ; dans de tels établissements, la bienfaisance ne peut guere s'exercer en détails, et c'est là sans doute le plus grand de tous leurs vices. Les malheureux s'y touchent de trop près, la chaîne des maux y est trop continue pour qu'on puisse opposer à chacun d'eux cet ensemble de consolations minutieuses qui coûtent si peu à qui les donne, et qui deviennent souvent, pour celui qui les reçoit, un baume plus salutaire que tous les secours de notre art ; mais si nous ne pouvons exercer dans tous ses détails cette médecine du cœur si touchante et si douce, nous pouvons au moins nous former quelques principes qui nous en tiennent lieu, et qui sans doute épargneront quelques larmes aux malheureux. Il faut au moins rêver le bien quand on est réduit à l'impuissance de le faire.

De quelque maniere et avec quelque profusion que se distribue la bienfaisance dans un hôpital, ceux qui en viennent réclamer les secours, apportent toujours à s'y rendre une répugnance involontaire ; l'idée de s'arracher à sa famille pour aller habiter un asyle où se multiplient nécessairement les probabilités de la mort ; celle de se placer sous une dépendance étrangère, sous l'œil de la pitié publique, dans un moment où l'on a tant besoin des

soins délicats donnés par le sentiment, affligent nécessairement l'ame sensible de la plupart de ceux qui viennent habiter les hôpitaux. Aussi le moment où ils sont reçus doit-il être celui du plus favorable accueil ; il faut leur parler en amis et en freres ; les interroger sur leurs maux, ne les entretenir que de vos soins, de vos espérances, et leur ménager la douce illusion de se croire encore au sein de leur famille. La situation d'un malade dans une salle n'est point une chose indifférente : le Chirurgien en surveillera le transport si la maladie est une hémorragie, une fracture, une grande plaie, soit dans les membres, soit dans les cavités. Vous avez vu souvent des malheureux périr à la suite des accidents de grandes fractures aggravées par la maniere peu méthodique et cruelle avec laquelle s'en faisaient les transports sur des brancards difformes, qui laissaient le membre se déchirer à chaque pas contre les bouts des os rompus, ou sur des charrettes pesantes, dont les secousses multipliées renouvelaient d'atroces douleurs. Il serait peut-être digne de la surveillance des Magistrats de distribuer dans certains points de l'étendue de la commune, des brancards matelacés, des appareils généraux propres à contenir une fracture ou arrêter une hémorragie, et dont le depôt serait indiqué à tout le monde, par ces mots : *Secours*

publics. Les officiers de santé, chargés dans chaque canton de voir les pauvres, ou d'administrer les secours aux noyés, auraient la surveillance de ces établissements, à qui on ne pourrait reprocher d'être inutiles, quand ils n'auraient sauvé que la vie d'un malheureux dans dix ans. Dans les cas que nous venons de dépeindre il faut que le chirurgien déshabille lui-même le malade, ou du moins qu'il dirige et surveille lui-même cette opération. Il faut, pour la bien faire, savoir donner au membre les attitudes convenables, éviter les mouvements qui peuvent porter sur la blessure; et des mains vulgaires, toujours dirigées par un zele aveugle, et souvent trop empressé, ne peuvent l'entreprendre sans danger. On le transportera dans son lit avec les mêmes précautions, et ce lit sera différemment placé, selon que le malade aura besoin d'un air plus ou moins pur, d'un lieu plus ou moins éclairé, plus ou moins éloigné du bruit; car puisque les localités mettent une différence dans les situations, il faut au moins que cette inégalité soit avantageuse à ceux qui en ont le plus grand besoin.

Une précaution qu'il faut avoir, et dont j'ai vu l'oubli devenir funeste, c'est de ne jamais rapprocher deux malades semblables: ils deviennent bientôt observateur l'un de l'au-

tre, calculent par celles de leur voisin, les douleurs qu'ils ont à souffrir, s'épouvantent des maux qu'il ressent, parce qu'ils lui en promettent de semblables; et si la maladie se termine par la mort, celui qui survit est cent fois frappé du coup mortel; et tombant bientôt dans cet anéantissement de l'ame qui annonce la perte de toutes les espérances, il arrive au même terme par un chemin mille fois plus douloureux. J'ai eu cet épouvantable tableau dans deux femmes condamnées à périr d'un cancer ulcéré dans le sein; je réclamai leur séparation : quelques circonstances locales s'y opposerent; et de ces deux victimes infortunées, la plus à plaindre ne fut pas celle qui périt la premiere. Je me promis bien dès-lors de veiller un jour de très-près à ce que ce dévoir d'humanité sacrée fût rempli, et je vous engage à vous en pénétrer comme moi. Il faut qu'un malheureux se persuade, et ils ont tous bien de la pente à le croire, qu'il est le seul malheureux de son espece; que les maux qui l'environnent, n'ont rien de ressemblant au sien; et que dans la situation dangereuse où il se trouve, il lui reste toujours un objet où il puisse attacher l'espérance.

Le trouble qui accompagne les premiers instants d'un grand accident, jette dans l'ame de celui qui le supporte, un véritable effroi; il

se peint le danger aussi grand qu'il peut être ; et ne sachant encore quelles bornes donner à ses espérances ou à ses craintes, il s'abandonne entiérement à celui qui doit le soulager : aussi faut-il toujours profiter de ce premier instant pour faire toutes les opérations que l'on entrevoit indispensables ; le malade offre plus de docilité, et le trouble de l'opération se confondant avec celui de l'accident, est moins douloureusement apperçu. Hors de ces premiers moments, il n'est pas toujours si facile de parler d'opération. Ce mot, aux oreilles vulgaires, présente toujours l'idée d'un grand danger, et il faut souvent un art bien adroit pour le faire entendre sans effroi. De loi commune, il faut surprendre les enfans ; incapables de se déterminer, leur raison veut être contrainte. En général, il faut pareillement surprendre les femmes : non pas que leur courage faiblisse contre la douleur ; ce sentiment pénible que la nature semble avoir multiplié pour elles, n'est point au-dessus de leurs forces : comme si leur sensibilité s'était réfugiée toute entiere dans leur cœur, nous les avons vues supporter avec héroïsme les plus cruelles opérations, et donner à notre sexe de grandes leçons de courage : mais si elles supportent aisément la douleur, elles paraissent peu propres à la méditer. En les avertissant, elles passeraient

dans une longue agonie tous les moments qui s'écouleraient jusqu'à celui de l'opération, et sans doute une telle disposition de l'ame ne prépare gueres au succès : en les surprenant, au contraire, leurs idées n'ont point le tems de se fixer sur celle du danger ; et la peine morale se confondant avec la douleur physique, porte un trouble moins profond, et se trouve bientôt guérie par la consolation d'être délivrée de ses maux. En général, les hommes demandent à être avertis ; ils aiment à se fortifier d'avance contre la douleur ; leur ame supporte mieux un danger qu'elle a prévu, et soit orgueil, soit courage, ils savent s'interdire les larmes. Dans tous les cas, cependant, il est prudent de cacher le moment de l'opération ; car, comme la crainte s'accroît involontairement à son approche, on évitera toujours au malade quelques terreurs, que l'homme le plus courageux ne peut refuser à la nature.

Ne cherchez point à étouffer les cris d'un malade au milieu d'une opération ; ils sont la crise naturelle et le premier soulagement de la douleur : le silence dans ces terribles moments, est l'indice ou d'une funeste apathie, ou d'une sensibilité concentrée qui tue en usant en un moment tout ce que le moral a de forces. J'ai vu, quelques heures après une opération, périr dans des accidens convulsifs, des hommes ro-

bustes, à qui la douleur n'avait arraché ni plaintes, ni soupirs ; tandis que d'autres, moins faits pour vivre, après avoir payé à la faiblesse humaine le tribut que lui doit la sensibilité, arrivaient sans accidents au terme d'une heureuse guérison.

C'est peu d'avoir fait une opération salutaire, d'avoir prescrit le régime et les médicaments convenables ; le succès qu'on a droit d'en attendre est encore subordonné au mode de leur administration. L'heure, le moment, l'époque du jour, celle de la maladie où l'on peut donner des aliments ou des remedes, n'est point d'un médiocre intérêt : tel malade a péri souvent pour avoir pris son repas à l'approche d'un accès de fievre ou d'un redoublement ; un autre pour un remede actif pris au plus fort de l'accès et sans distinction des moments ; aussi avons-nous souvent désiré que par un ordre formel, les Sœurs maîtresses des salles fussent seules chargées du soin de leur distribution, comme une des parties les plus importantes du service. Il faut l'avouer cependant, dans les hôpitaux ces soins sont encore rendus avec intelligence ; une sorte d'habitude et les conseils journaliers des Médecins, finissent par former d'excellentes *gardes-malades*, et c'est ce que sentent bien ceux qui viennent par choix y chercher des secours. Mais dans le sein des villes, et sur-tout

dans la classe des Citoyens peu fortunés, les malheureux ne sont confiés qu'à des mains ineptes; le droit de se constituer *garde-malade*, n'est contesté à personne; et cette utile fonction qui demanderait dans ceux qui s'y livrent quelque esprit, un jugement sain, de la force, de l'adresse, quelque instruction préliminaire enfin, est usurpé sans pudeur par l'ignorance ou par la misére. L'ancien Gouvernement, qui avait déjà organisé une instruction publique pour les sages-femmes des campagnes (*), se proposait d'en créer une pour les *gardes-malades*, et allait en cela rendre hommage aux sages vues que lui avait communiquées le Docteur *Morizot*, notre collegue dans cet hôpital. Magistrats du peuple! que l'humanité n'ait pas à reprocher plus long-tems à la Révolution, l'oubli de ce nouveau bienfait; osez vous emparer de cette idée: qu'un homme instruit, choisi parmi vous,

---

(*) Le bien est si aisé à faire! il suffit de le vouloir. Pourquoi les Autorités ne prendraient-elles pas sur elles de rétablir un enseignement aussi utile? Faut-il toujours attendre des ordres et des loix? Le citoyen *Martin*, Chirurgien-major de la Charité, a depuis une année organisé dans cet hôpital une Instruction sur les accouchements, et les professe avec gloire. Hé bien, que les Magistrats ordonnent que ces cours soient suivis par les sages-femmes de nos villes et de nos campagnes; qu'ils profitent des efforts que font le zele et les talents, et l'humanité leur devra une reconnaissance de plus.

forme, par des leçons à leur portée, les *gardes-malades* de nos villes et de nos campagnes; qu'il parle à leur cœur comme à leur esprit; et après un examen convenable, n'admettez à ces honorables fonctions que celles qui l'auront subi. Ne laissez approcher du malheureux qui souffre que des êtres intelligents et sensibles; ne le laissez toucher que par des mains légeres; que tout ce qui entoure son lit de douleur lui parle de bienfaisance ou de secours; et les magistrats du Peuple en deviendront les peres, et vous ferez aimer l'autorité qui les nomma.

Dans le cours d'une longue maladie, on a souvent à consoler, à encourager un malade: il faut toujours le diriger vers d'heureuses espérances, mais ne pas lui en donner de trop flatteuses, quand on redoute ou qu'on attend quelque danger; car il en coûte trop de passer tout-à-coup d'une douce sécurité à de nouvelles alarmes: il vaut mieux l'y conduire par des craintes adroitement ménagées, et qui descendent dans son ame sans secousses et sans déchirement. Si le danger s'aggrave, ne lui témoignez pas subitement un intérêt plus marqué que de coutume; il devine bientôt que cet intérêt naît du péril plus grand où il se trouve; et l'effroi s'emparant de lui, vient troubler les efforts heureux que préparait la nature, et

ajouter aux causes de sa destruction. Un homme légérement blessé au doigt, n'avait fixé l'attention particuliere de personne : tout-à-coup il fut saisi d'un violent tétanos, et cette épouvantable maladie rassembla bientôt autour de lui tout ce que la maison renfermait de Chirurgiens. A cet intérêt extraordinaire, le malheureux connut l'extrême danger où il se trouvait ; toutes les idées de la mort vinrent l'entourer à la fois : et quand au défaut des ressources de l'art, nous voulûmes lui présenter le charme des trompeuses espérances, son cœur ne put s'ouvrir à l'illusion ; et cet infortuné, pere d'une nombreuse famille, périt, en calculant avec une amertume affreuse, toute l'horreur de ses derniers moments.

Abordez donc les malades avec un visage toujours égal ; qu'ils ne puissent y lire que l'intérêt que vous prenez à leurs maux, et jamais leurs dangers ; que cet intérêt soit même modéré suivant les circonstances : auprès d'eux ne vous entretenez que d'eux-mêmes ; vous ne sauriez avoir rien de mieux à leur dire : ils vous pardonneront rarement des digressions étrangères : dirigez leurs réponses par d'utiles interrogations ; mais ne refusez jamais de les entendre, même dans ce qu'ils pourraient dire d'inutile : le droit de dire tout est le droit du malheur, et vous n'avez pas celui de paraître

offensé

offensé, ni d'un défaut de confiance, ni d'un propos insultant. Si la patience vous échappe quelquefois, éloignez-vous plutôt que de montrer de la colere ; vous taririez, en vous y livrant, la source la plus vraie de la confiance, et le malade finirait par ne se croire plus en sûreté entre les mains d'un homme dont il aurait fortement excité les passions.

Un intérêt trop marqué, nous venons de le dire, peut devenir une funeste lumiere pour celui qui en est l'objet, en l'éclairant sur un danger qu'il ne soupçonnait pas ; mais il ne faut pas non plus diminuer de l'empressement qu'on avait témoigné, à mesure qu'on voit évanouir ses espérances. J'ai vu souvent le malheureux autour de qui l'intérêt inspiré par ses maux, avait long-tems rassemblé tous ceux qui cherchent à s'instruire ; je l'ai vu abandonné dans ses derniers instants, seul sur son lit de mort, sous prétexte de l'infection qu'il répandait, ou de l'inutilité des secours. J'ose le dire ici, Citoyens, cet abandon est une cruauté ; c'est prononcer inhumainement un arrêt de mort ; c'est traiter en cadavre, un être, qui malgré vos jugements, a peut-être encore quelques droits à la vie, et que votre abandon peut conduire au tombeau. Tant qu'un malade conserve quelques connaissances, vous lui devez tous les soins délicats

de la pitié, toutes les illusions qu'il demande : un mourant est un être sacré qu'on ne peut voir avec indifférence ; tendez-lui pour la derniere fois une main consolatrice ; ne fuyez point son agonie, et que l'idée de votre bienfaisance vienne animer encore sa derniere pensée. C'est sur-tout dans ces terribles moments, que le médecin peut exercer avec plus d'avantage sa bienfaisance éclairée. Peu d'hommes savent mourir ; tous ont besoin qu'on les aide : il faut les entourer d'illusions et de mensonges, dans un moment où un voile léger les sépare seul des vérités éternelles. La mort qu'ils contemplaient jadis de sang froid, n'est plus pour eux un passage au repos ; c'est un monstre hideux qui déchire leurs entrailles, qui rompt tous les liens de leur idolâtrie, qui ruine leurs espérances ; on doit leur en cacher la laideur, les nourrir encore d'un chimérique espoir, et ce devoir appartient à celui qui, calculant tous les degrés qui doivent amener la chûte de la vie, peut offrir les consolations qui en promettent la durée.

Il est cependant quelques ames fermes et courageuses, au dessus des vaines terreurs de l'imagination, qui n'ont point oublié que la vie est un bienfait qu'il faut rendre, et qui peuvent s'arrêter sans frémir sur l'idée de leur dissolution : l'homme de l'art a moins affaire

avec eux ; il peut leur parler de leur danger ; il convient même de n'en rien déguiser : l'ame se prémunit alors contre une séparation qu'elle redoute ; et soit effort de courage, soit vanité, peut-être, elle s'éleve au dessus de la tombe et la contemple sans effroi. C'est ainsi que le trouble de ces derniers moments semble n'être point fait pour ceux qui périssent hydropiques, ou qui meurent des suites d'une hémophtisie ou d'un ulcère au poumon ; leur tranquillité, leur constance ne sont point altérées, et leur ame ne s'affecte point d'une fin qu'elle prévoit.

Qu'il me soit ici permis, Citoyens, de vous communiquer le voeu de mon cœur : depuis que les prêtres ont cessé de former un état dans l'Etat, et que le Gouvernement leur a retiré sa main protectrice, il est deux fonctions dans lesquelles j'ai regretté de ne les point voir remplacés ; l'une sur l'échafaud, où ils accompagnaient les malheureux ; l'autre au lit des mourants, dont ils recevaient les derniers voeux, Le prêtre, l'homme qui remplissait ces augustes devoirs, m'avait toujours paru sublime et digne de respect : surmonter le dégoût, l'horreur qu'inspire un infortuné dans ces terribles moments ; l'aborder quand tout l'abandonne ; lui parler en ami, en frere, quand les siens ne le connaissent plus, est un acte de l'humanité la plus sainte, et que la nôtre aurait dû recueil-

lir. Oui, j'aurais aimé à voir des hommes, des vieillards sur-tout, sous le titre modeste de consolateurs, venir dans nos hôpitaux distribuer les consolations et la paix, comme nous nous efforçons d'y porter le calme et la santé. Celui qui périt au milieu de sa famille, trouve toujours un sein pour recueillir sa douleur et ses larmes; on y entoure avec affection celui que bientôt on ne doit plus voir, et ses derniers regards rencontrent encore quelqu'ami; mais dans un vaste hôpital où les soins se partagent entre tant d'infortunés, la bienfaisance n'a point assez de mains pour essuyer chaque larme: la douleur, pour témoin, n'a souvent qu'elle-même et le ciel; et l'ame qui va fuir le corps qu'elle a long-tems animé, effrayée de son isolement et de son abandon, sent avec plus d'amertume sa séparation éternelle. Eh! pourquoi ne chercherions-nous point à lui épargner ce tourment? Pourquoi ne tenterions-nous pas de réveiller dans le cœur de nos Concitoyens, le sentiment d'un devoir sacré? Pourquoi craindrait-on d'appeler à le remplir des hommes mûris par l'expérience, instruits par les lumieres, et capables de parler à l'esprit comme au cœur? Ah! croyez que pour remplir ces douces fonctions, plus d'un cœur généreux ferait valoir ses droits; le tître précieux de consolateur, comme celui de juge de paix,

trouverait des hommes glorieux de le porter ; et les larmes de la reconnaissance seraient aussi comptées pour salaire.

Les fonctions que prescrit l'humanité, ne cessent pas auprès d'un mourant, dès l'instant qu'il entre en agonie, et l'homme de l'art y trouve encore des devoirs à remplir ; mais les soins que l'on doit alors, semblent moins se rapporter à ce corps bientôt inanimé, qu'à ceux qui l'entourent et qui le servent : il faut continuer les pansements avec les mêmes soins et la même délicatesse, entretenir sur lui la propreté, et prévenir cette contagion qui dévance la mort, et qui peut être si funeste aux vivants. C'est alors le moment de dérober à ceux qui l'entourent, le spectacle effrayant de sa douloureuse agonie, et d'entourer d'un voile épais le lit où se débat l'homme aux prises avec la mort. Par respect pour la nature humaine et pour sa dignité, il faut éloigner de nous ce tableau hideux et dégoûtant : vainement y chercherions-nous une utile leçon ; nous ne sommes guere frappés que de la perte de ceux qui nous sont chers, et le commun des hommes meurt sans profit pour nous. S'il est des cas où il importe de dérober aux yeux le tableau d'un mourant, c'est sur-tout lorsqu'il se trouve placé au milieu d'autres infortunés qui courent la même chance. Il m'a toujours

paru cruel, ce défaut de prévoyance avec lequel on laisse, dans les hôpitaux, exposées à tous les regards, les victimes encore palpitantes de la mort. Si la crainte d'en rencontrer sur ses pas, éloigne de ces asyles de la bienfaisance, plus d'un cœur sensible et généreux, jugez quel effet doit produire la vue d'un mourant sur des malades qui, situés dans le voisinage, ont le tems d'étudier la mort dans l'altération de tous ses traits, et qui dans cet état de pusillanimité où les souffrances jettent l'ame, ne rêvent bientôt plus qu'à leurs derniers moments. Oui, Citoyens, j'en ai vu périr des suites de l'effroi inspiré par cette affreuse contemplation; d'autres épouvantés, abandonnaient l'hôpital quoiqu'ils eussent encore des secours à y réclamer. Je fus bientôt frappé des dangers de ce défaut de prévoyance, et je portai mes vœux au sein de l'administration : mon cœur fut entendu du sien, et il fut arrêté que, dès qu'un malade entrerait en agonie, son lit serait entouré de rideaux. Des circonstances particulieres ont jusqu'à présent empêché que ce devoir d'humanité fût rempli; mais pour rappeler à son exécution, c'est assez d'en parler aujourd'hui.

Le moment où tous les liens du cœur sont brisés, celui où cessent toutes les affections et tous les devoirs, en impose encore de nou-

veaux à l'homme de l'art occupé de s'instruire : il doit apprendre à faire mieux en cherchant le secret de la nature dans le sein de ses froides dépouilles ; il doit demander à la mort une leçon utile à la vie ; et c'est en fouillant avec courage dans les entrailles de ses victimes, qu'il apprendra l'art heureux de lui en dérober davantage. Ils sont déjà loin de nous ces tems, où les préjugés du vulgaire semblaient attacher le mépris et l'horreur à ceux qui osaient porter leurs mains dans le sein d'un cadavre ; on honore aujourd'hui leur courage, on les paie par l'estime, de tous les dégoûts qu'ils éprouvent ; et la preuve la plus forte qu'on puisse donner de son amour pour la science et pour l'humanité, n'est plus traitée de barbarie sacrilége : mais ce n'est peut-être point assez d'encourager ceux qui se livrent à ces pénibles recherches ; la loi devrait peut-être ordonner de s'y livrer plus souvent ; peut-être, ne devrait-il descendre au tombeau que des corps qui eussent été soumis aux recherches attentives d'un médecin anatomiste : car en physique comme en morale, il est plus d'un secret important, plus d'une utile vérité que le tombeau renferme ; pourquoi ne les empêcherions-nous pas d'y descendre ? pourquoi ne les arracherions-nous pas au sein dévorant de la terre ? L'humanité y trouverait peut-être

un soulagement à des maux inconnus ; et le pere de famille dont on aurait ouvert le sein, en éclairant ses enfants sur les dangers qu'ils peuvent craindre, leur laisserait encore une assez bel héritage. Nous nous attacherons donc particulierement, Citoyens, dans le cours de l'instruction que nous allons vous présenter, à ne laisser échapper aucune occasion d'ouvrir les corps de ceux que nous n'aurons pu sauver par nos soins. Là, nous étudierons la maladie dans ses derniers retranchements ; nous jugerons de son impression sur les organes ; nous apprendrons à donner de justes bornes à nos espérances, à juger nos erreurs ; et nous nous instruirons à mettre plus de sûreté dans nos traitements.

Je viens de tracer, Citoyens éleves, pour moi comme pour vous, le tableau des devoirs que nous avons à remplir auprès des malades, et je l'ai regardé comme le plus utile préliminaire ; j'ai cru devoir parler à vos cœurs avant d'occuper votre esprit, devoir vous attendrir sur les souffrances des malheureux, avant de dire comment on les soulage.

A présent nous allons entrer dans un champ bien plus vaste ; car, si le cœur n'a qu'une maniere de s'attendrir, l'art en a mille pour soulager. Nous allons nous efforcer d'en déployer les richesses, heureux si nos efforts réunis

peuvent vous conserver quelque souvenir dont l'humanité profite.

La lecture finie, le Citoyen CARRET, membre de l'Administration départementale, prit la parole et dit :

CITOYENS,

DÉPUTÉS par l'Administration centrale du Département du Rhône, nous assistons aujourd'hui à l'inauguration solemnelle d'un Cours d'enseignement public de la science la plus utile à l'humanité. Nous avons entendu avec le plus vif intérêt, le Professeur dévoiler les secrets de l'art sublime qu'il exerce avec tant de succès ; et quand il a parlé de sensibilité, de cette qualité distinctive du chirurgien, de cette vertu qui doit être toujours la vertu favorite de celui qui est forcé d'employer la douleur du fer et du feu pour calmer la douleur de son semblable, nous l'avons félicité du fond de notre cœur, du bonheur qu'il a de trouver en lui ce sentiment délicieux qui place l'homme au-dessus de tous les êtres que la main puissante du Créateur sema sur la terre ; nous avons demandé pour lui, au nom de l'humanité que sa science soulage, des jours heureux et longuement prolongés.

Mais, Citoyens, ce qui nous flatte autant dans cette honorable mission, c'est qu'elle nous fournit l'occasion de remettre sous les yeux du Gouvernement la sollicitude, toujours nouvelle, toujours renaissante, de l'Administration, pour rendre les établissements confiés à ses soins et à son patriotisme, toujours plus dignes de leur institution et de leur but. Le Gouvernement, n'en doutez pas, Citoyens qui composez l'Administration des hospices, le Gouvernement connaît tout ce que vous avez eu d'obstacles à vaincre pour soutenir l'œuvre de bienfaisance dont vos Concitoyens vous ont confié la direction; il sent l'importance de l'établissement militaire dont il vous a chargés, il a apprécié toutes vos peines...... Il n'a pu les alléger au gré de ses désirs paternels, au milieu des embarras nombreux, et chaque jour multipliés, de la guerre de la liberté. Mais la grande Nation a triomphé; elle a forcé ses ennemis à accepter la paix qu'elle leur a offerte au milieu de ses victoires. Comptez, Citoyens Administrateurs, sur les secours, sur la reconnaissance du Gouvernement, sur celle de vos Concitoyens; ah! comptez aussi sur celle de l'humanité consolée par vos soins.......

Et vous, Citoyens Professeurs, soyez toujours ce que vous êtes, dignes de préparer des successeurs aux hommes célebres dont la science pleure

la perte; et la science vous devra de nouveaux Lecat, des Louis, des Bordenave, des Desault, des Pouteau, des Flurant, etc..... Jeunes éleves, que le désir d'acquérir des connaissances utiles anime, soyez dignes de vos maîtres, vous serez dignes alors de la confiance de l'humanité souffrante;.... mais soyez aussi dignes de la République..... Et si quelque jour la discorde pouvait agiter encore ses brandons ensanglantés au milieu des grandes nations du monde; si quelque jour le génie homicide du Dieu de la guerre soufflait dans l'ame des puissances de la terre le désir atroce de reprendre les armes; si pour les mettre d'accord, la France avait inutilement employé sa puissante médiation; si elle était forcée de réarmer les invincibles!!! ah! mes amis, mes jeunes amis! soyez alors tout prêts, soyez dignes d'être appelés par le Gouvernement à l'honneur de leur départir les secours de l'art salutaire et bienfaisant dont vous puisez les préceptes à leur source: n'oubliez jamais les instructions de clinique de votre chef; ayez toujours présentes à la mémoire, les savantes leçons d'anatomie et d'opérations, que vous fait chaque jour son successeur; imitez surtout les vertus qui le distingent éminemment parmi ses égaux, sa modestie et son travail infatigable..... Et vous Citoyens, n'oubliez

jamais que dans l'ordre social, dans une grande population sur-tout, tous les individus qui la composent, tiennent au même tronc, à la même souche, et que le même arbre généalogique renferme toutes les familles : n'oubliez jamais qu'en soutenant l'établissement de bienfaisance dans lequel nous sommes rassemblés, vous payez un tribut de reconnaissance à vos ancêtres, et que vous préparez des secours à vos neveux.

Qu'il me soit permis, Citoyens, d'oublier un instant l'Administrateur, et de me retrouver officier de santé ; qu'il me soit permis de reporter un instant mes souvenirs reconnaissants sur cette enceinte, témoin de mes premiers efforts ; de considérer cette maison respectable où l'on puise les talents et les vertus, et dans laquelle j'ai trouvé les éléments de mes connaissances et de quelques talents qui ont pu par fois être utiles à mes Concitoyens..... C'est à cette maison que je dois l'avantage précieux, l'avantage bien cher à mon cœur, d'avoir pu payer en partie à la société, ce que chacun des individus qui la composent, lui doit pour les services qu'il en reçoit. C'est dans cette maison que des observations sans nombre et de tous les genres, se présentent à chaque instant à l'œil et à tous les sens des hommes qui se sont voués à l'état honorable et pénible de

guérir, de soulager au moins les maux qui affligent sans cesse la pauvre humanité : c'est dans cette maison que la bienfaisance la plus active, amene des Citoyens de tous les états, uniquement occupés de la recherche des moyens les plus propres à augmenter les soulagements que l'infirmité ou l'infortune viennent y réclamer : il semble que cette maison soit habitée par leurs propres enfants, à la tendresse qui éclate dans les soins qu'ils en prennent. Les voyageurs admirent l'édifice, l'extérieur les frappe; qu'ils entrent, qu'ils voient l'intérieur; eussent-ils des ames de bronze, ils adoreront le noble sentiment qui y regne.

Respectables sœurs, intéressante portion de ce sexe charmant, qui dirige la premiere éducation de l'homme, qui développe le germe de toutes ses vertus, qui modere et souvent maîtrise les passions tumultueuses qui le dévoreraient, l'humanité vous tiendra compte du sacrifice généreux que vous faites de votre jeunesse, des agréments que vous auriez pu trouver dans la société; elle vous tiendra compte de votre courage, de votre patience, de toutes ces vertus aimables et modestes, à l'aide desquelles vous consolez les angoisses de la douleur, et l'ennui peut-être plus pénible encore pour le malade, de l'incertitude désolante de

sa guérison ; et du moment heureux où elle doit arriver.

Freres vertueux, qui concourez par tous vos moyens, à l'entretien et à la perfection de cet asyle de la douleur et de la misere, au nom de l'humanité consolée par vos soins, et par vos sacrifices aussi, je vous remercie. Et toi, que je n'ose nommer; toi, dont la modestie égale toutes les autres vertus; toi, l'ame de cette maison, toi, qui débrouillas le chaos des archives et des titres qui constatent la propriété et la ressource du pauvre, du pauvre qui fut constamment l'objet de la tendre sollicitude, de ton ame compatissante; toi, le digne successeur du vénérable frere Benoît; toi, qui aidas de tes conseils ma jeunesse inexpérimentée dans le grand art de vivre au milieu de tous les caractères différents qu'une grande société rassemble et confond sous le même toit, daigne agréer l'hommage pur et sincere de toute ma gratitude, de toute ma reconnaissance.

Administrateurs bienfaisants, hommes vraiment respectables, que n'osé-je vous dire ce que je sens moi-même, ou que ne puis-je exprimer les sentiments de vénération, d'estime et d'amour que doit inspirer votre sage administration à quiconque a un cœur honnête ! Je l'essayerais malgré mon insuffisance, si je ne

savais que la plus chere de vos qualités à vos propres yeux, est cette modestie purement genéreuse, qui en répandant ses dons, se plaît à cacher sa main.

Continuez, Citoyens Administrateurs, continuez à surveiller le patrimoine des pauvres; augmentez-le s'il est possible; sollicitez, sollicitez encore la générosité bien connue, la générosité, caractere distinctif des habitants de Lyon; rappelez-leur que tous les établissements de bienfaisance qui existent dans cette grande et intéressante commune, sont l'ouvrage de leurs ancêtres..... Ah! n'en doutez pas, Citoyens Administrateurs, à votre voix, les enfants de ces généreux amis de l'humanité voudront tous ressembler à leurs peres.

Aidez de vos conseils, fortifiez, des exemples de vos vertus, cette jeunesse intéressante qui vient s'instruire et s'édifier dans cet asyle de patience et de douleur; fermez quelquefois les yeux sur les erreurs pardonnables à son âge; et quand le tems aura formé son expérience, elle louera votre mémoire, comme le pauvre loue et bénit votre bienfaisance.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

LYON, ce 13 Brumaire, l'an 6.

Le Citoyen *Martin*, Commissaire du Directoire exécutif près l'Administration municipale, Division du Midi, Canton de Lyon, a dit :

ADMINISTRATEUR naguere de cet hospice, il m'est doux d'y revenir et d'y être un des organes du Gouvernement. J'ai appris à révérer cette maison, le modele de tous les établissements de bienfaisance, non seulement de la République, mais on peut le dire, de l'Europe entiere. Son administration, son régime intérieur, furent perfectionnés pendant plusieurs siecles ; des hommes recommandables consacrerent une partie de leurs tems à la diriger ; ils lui prodiguerent encore les dons d'une charité bien ordonnée.

De si beaux exemples de la part des chefs, ne trouverent que des imitateurs dans ces hospitaliers intéressants, qui dévouent tous les moments de leur existance au soulagement de l'humanité : dégagés d'ambition, ils ne voient le bonheur que dans les occasions toujours renaissantes de faire le bien ; ils terminent presque tous ici leur carriere laborieuse ; ayant vécu sans reproches, la mort n'est pour eux que le soir d'un beau jour.

L'art de guérir, qui a tant de droit à la re-

connaissance

reconnaissance des hommes, a étendu ses découvertes dans cette enceinte. L'officier de santé principalement appliqué à la cure des maladies internes, instruit de la théorie médicale, y acquiert ces connaissances pratiques, ce coup d'œil prompt qui découvrent la source du mal en indiquant aussitôt le remede. Celui spécialement adonné aux accidents extérieurs du corps humain, se familiarise avec les opérations les plus délicates ; la chirurgie, science si utile et si sûre, a vu se former dans cet hôpital quelques uns de ses plus illustres disciples ; la plupart en sont sortis accompagnés d'une haute réputation : je me dispenserai de les rappeler, je craindrais de blesser la modestie de l'Administrateur qui vient de parler : ce n'est pas seulement comme Chirurgien habile qu'il marque dans cette cité, mais encore par ses qualités civiques et ses talents oratoires.

Les professeurs distingués de cet art salutaire, les citoyens Petit et Cartier, ne se bornent point à la guérison des malades qui affluent dans cet asyle, ils s'occupent aussi à propager l'instruction et à se préparer des successeurs dignes d'eux. Le premier, après six ans d'une majorité éclatante, va bientôt en sortir suivi d'un nom déja fameux, pour se voir comparer à ceux de ses prédécesseurs qui se sont rendus célèbres dans cet état honorable ; les re-

grets causés par sa retraite ne seront adoucis que par le mérite du citoyen Cartier, destiné à le remplacer.

Les orages révolutionnaires n'ont point altéré l'ordre et la discipline de cet hospice ; toujours des citoyens respectables ont travaillé à les maintenir : la Commission actuelle qui le régit, est animée du zèle le plus méritoire ; elle est secondée par un Directeur estimable, le Citoyen Crozier, qui sait inspirer aux employés placés sous ses ordres, la sensibilité de son ame bienfaisante.

Administrateurs philantrope, vous gémissez sur les besoins extrêmes des deux hospices de Lyon, qui vous sont confiés ; vous êtes témoins chaque jour des maux causés par l'affreux dénuement où ils sont réduits : vous vous rappelez quils furent édifiés par la munificence de vos Concitoyens ; que dans les tems prospers de votre commerce et de vos manufactures, leurs libéralités pourvoyaient à les alimenter, maintenant ces sources fécondantes sont taries, les hospices ont essuyé d'immenses pertes en propriétés et en revenus : il ne vous reste que le chagrin amer de contempler des malheureux pour qui les secours sont insuffisants.... Calmez vos sollicitudes, cet état d'angoisse est près de cesser ; le Gouvernement a repris toute sa force ;

il va vous tendre une main paternelle et prévenir votre découragement.

Les secours dûs à l'infortune sont répartis ici sans distinction. Dans cette demeure de l'humanité souffrante pourrait-on méconnaître l'égalité? Les hommes, hélas ! sont tous soumis à la douleur, aux infirmités, à la mort..... La nature les a donc fait égaux. Les officiers de santé sont journellement à portée de faire cette réflexion ; aussi la philosophie a-t-elle trouvé, dans la plupart, des sectateurs ; et la République, de vrais amis.

Ce Gouvernement si conforme à la dignité, est donc enfin consolidé ! la paix la plus glorieuse en affermit les bases. Français, reconnaissez-en l'excellence : fiers de votre liberté, oubliez les maux endurés pour l'obtenir : que les seuls accents de la paix retentissent à nos oreilles ! que cette paix si ardemment souhaitée, opere la réconciliation des cœurs ; qu'elle éteigne les haines et les dissensions. Enfants malheureux, nés des opinions diverses et redevenus freres, faisons chérir la République en épurant les mœurs et donnant à lenvi l'exemple des vertus.

F I N.

A LYON. De l'Imp. d'AMABLE LEROI, Place Saint-Jean.